

Les Passions partagées
de Jean-Louis Kuffer

Six articles

Jean-Dominique Humbert,
24 Heures

Isabelle Falconnier,
L'Hebdo

Sylviane Friedrich,
Le Temps

Éric Bulliard,
La Gruyère

Bernard Viret,
Journal de Sainte-Croix

Jean-Michel Olivier,
Scènes Magazine

BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR



Lire, mais dans la vie !

Jean-Louis Kuffer débarque avec 440 pages, mille lectures et autant de Passions partagées. Un livre de tous les livres.

LA LECTURE décidément est encore ce vice impuni, et ce livre de Jean-Louis Kuffer qui se découvre en *Passions partagées* en est aujourd'hui le dernier des saluts. Car lire ici est cette insatiable pratique, cet horizon inassouvi, ce monde espéré, disséminé, par qui se construire. Par qui entendre la vie. Par qui aimer. Un monde dans le monde.

Un monde qui n'attend que d'embarquer. Au quotidien des pages et des êtres qui, ici, sont rassemblés. Ici, dans ce livre des livres, dans ce livre à l'œuvre de la lecture : dans ces *Passions partagées* qui vous font bivouaquer avec ces auteurs élus, avec qui la vie déboule, d'un coup plus intense.

La voilà donc qui passe dans ces pages, cette vie même, tenez, étincelants et en vrac, par Charles-Albert Cingria comme par les rencontres de Georges Haldas, par Pierre Jean Jouve ou Robert Walser, par Alexandre Soljenitsyne, Pierre Gripari, Vassily Rozanov, Simenon, Colette, Philippe Jaccottet, Milan Kundera, Gustave Roud, Vladimir Volkoff, Alexandre Zinoviev, Paul Valéry, Henri Calet. Tous ces mondes déclinés à brut pour en donner mesure de l'étendue, où viennent aussi Faulkner, Denis de

Rougemont, Joseph Czapski, Jil Silberstein. Avec d'autres poètes. Avec d'autres rencontres. Avec ces êtres qui écrivent ou qui peignent. Ou notamment avec, dans les années de ce livre qui vont de 1973 à 1992, cet éditeur alors ami Dimitrievic, «Dimitri», de l'Âge d'Homme, les régulières rencontres et les livres découverts.

Lire, mais avec, mais pour la vie qui va! Il y a dans ces pages de Jean-Louis Kuffer, qui tiennent à la fois du carnet, de la chronique, du journal, de la note, du récit, un élan grave et joyeux, jubilatoire ou mélancolique, qui continûment rebondit. Lire, mais dans la vie! C'est ainsi que, dans les années de ces *Passions partagées*, les pages des livres et des auteurs évoqués rejoignent et côtoient le plus immédiat de la vie de celui qui parle et que sa phrase, par fragments, découvre. Ainsi en est-il en de proches et très beaux passages, de l'émotion amoureuse, et amour aux mots heureux et d'harmonie avec la femme aimée, la naissance et son don deux fois dite, des moments que croisent, et qu'intensifient, dans le champ de ce temps, la maladie, la mort du père. De la mère. Temps croisés, conjugués. Reliés.

Pétillante foulée de la phrase

Les centaines de pages des carnets que Jean-Louis Kuffer a régulièrement tenus durant ces années 1973-1992 sont à l'origine des *Passions partagées*. Dans le dialogue où se fait le livre (il est typographiquement restitué entre l'italique et le romain), l'écriture avance dans une foulée diverse,

portée par la lecture même des mondes traversés, et notamment par exemple festive quand il est question de Charles-Albert Cingria.

Et comme il revient aux carnets et à ces pépites arrachés aux instants, le livre est aussi de proches et plus lointains voyages. Il y a celui-ci, où justement Cingria figure, et qui est ce «Voyage aux States» qui aussi commence à «Houston downtown», par un «bitume exquis» et où l'on est littéralement emporté pour un mois de janvier.

Ce temps, et tous ces autres que voici rassemblés. De la vie s'y tient, relayée. Une bohème magnifique.

JEAN-DOMINIQUE HUMBERT, *24 Heures*

Les Passions partagées
Lectures du monde (1973-1992)

J EAN-LOUIS KUFFER, en bon critique littéraire et écrivain, tient ses carnets depuis 1973. Dans *Les Passions partagées*, il a regroupé tout ce qui concerne ses rapports à la lecture : les livres de sa vie, les rencontres littéraires, son travail de journaliste littéraire. «On est longtemps seul quand on lit, mais un lecteur n'est jamais seul», note Kuffer, qui nous fait rencontrer comme autant d'amis intimes Henri Calet, Nabokov, Audiberti, Bukowski «le Schubert de l'ordure», Carver et bien d'autres. Il nous entraîne dans son sillage sur le «tapis volant» qu'est le livre dans une démonstration passionnée que livres et vie ne sont qu'un.

ISABELLE FALCONNIER, *L'Hebdo*

Le choix du libraire

C E LIVRE est un magnifique chemin de lectures et de rencontres. Je le mets en parallèle avec *L'Ambassade du papillon*, des carnets tenus entre 1993 et 1999, paru en 2000. Ici, il s'agit plutôt du journal d'un lecteur professionnel et passionné. Il couvre une période particulièrement intéressante de l'histoire de la littérature en Suisse romande, puisque les chroniques commencent en 1973, peu de temps après la création de l'Âge d'Homme, dont Kuffer était alors un des auteurs et collaborateurs. Jean-Louis Kuffer évoque les grandes traductions des auteurs des pays de l'Est, comme ces *Migrations* de Milos Tsernianski, qui ont opéré un tel choc. Il parle aussi de ses voyages, de ses rencontres avec des auteurs. J'ai beaucoup apprécié les portraits : Pierre Jean Jouve, Gustave Roud. Il y a des anecdotes amusantes sur Michel Tournier. Bref, c'est un ouvrage généreux qui communique une soif de lectures et donne des envies. Et l'homme à la mère décédée, placé en fin de volume, est très beau et émouvant, avec cette citation de Tsernianski en exergue : « Les migrations existent. La mort n'existe pas ! ».

SYLVIANE FRIEDERICH – La Librairie, Morges,
Le Temps

Éloge de la lecture

LIRE ne signifie pas se couper du monde. À la lecture des *Passions partagées*, dernier ouvrage de Jean-Louis Kuffer, cette activité apparaît même comme essentielle pour mieux le comprendre et lui donner une autre saveur. À la fois carnet, journal intime, récit et notes de lectures, l'ouvrage couvre les années 1973-1992.

Critique littéraire, aujourd'hui à *24 Heures*, Jean-Louis Kuffer rencontre des écrivains, des éditeurs, des artistes. Pierre Jean Jouve, Georges Haldas, Philippe Jaccottet, Gore Vidal, Patricia Highsmith et tant d'autres. À ces rencontres, touchantes ou amusantes, s'ajoutent les lectures inépuisables, celles de Cingria, Marcel Aymé, Robert Walser ou Thomas Wolfe. Les lectures se mêlent à la vie quotidienne, à la découverte d'un amour véritable, à la naissance des enfants, la mort des parents, celle de la mère débouchant sur de très émouvantes dernières pages. On trouve ainsi tout ce qui fait une vie dans ces pages riches et emplies d'un esprit de liberté, qui sautillent d'un livre à l'autre, d'une douleur à un rire.

ÉRIC BULLIARD, *La Gruyère*

C RITIQUE littéraire dans un quotidien vaudois et rédacteur en chef du *Passe-Muraille*, Jean-Louis Kuffer est également écrivain : sa bibliographie compte une bonne dizaine de publications. Cette année, il publie, à nouveau chez Bernard Campiche, l'éditeur d'Orbe, *Les Passions partagées*, un épais volume dont le sous-titre, *Lectures du monde*, semble – au regard de son substantiel contenu – quelque peu réducteur : Jean-Louis Kuffer y fait aussi une œuvre de diariste.

Il est vrai qu'au premier chef, une impressionnante galerie de portraits accroche le lecteur. Arbitrairement, on énumère Charles-Albert Cingria, le peintre polonais Joseph Czapski, l'éditeur Dimitrijevic¹, Friedrich Dürrenmatt, Henri Guillemin, Georges Haldas²; C.F. Ramuz et Gustave Roud bien sûr ; Michel Tournier, Zinoviev. Pour l'anecdote, à un « Révérend de la paroisse parisienne des lettres » s'opposent deux « gredins à succès », non moins parisiens... On frissonne aussi, rétrospectivement, à la rencontre d'un *vieux birbe* qui, sous l'Occupation, joua probablement sur les deux tableaux.

En contact quotidien, par son travail de lecteur professionnel, avec le milieu littéraire, Jean-Louis Kuffer consigne aussi, dans ses carnets rédigés à l'encre verte, les observations et les impressions qu'il recueille au cours de ses voyages et de ses

déplacements. Cela nous vaut quelques pages bien venues – entre autres lieux – sur Sienne et son célèbre *Campo*, sur Belgrade, sur Berlin réunifié, sur la mégalopole de Tokyo également.

Dans des pages qui relèvent du journal intime, de brèves notations familiarisent le lecteur avec les proches et les amis – mais les confrères et les collègues de travail en sont absents. Comme dans *L'Ambassade du papillon* transparaissent également les états d'âme d'un auteur que l'on pressent sensible, voire fragile: une face solaire et un côté mélancolique, parfois même un peu dépressif.

Chacun sait que, dans notre pays romand, les écrivains vivant de leur plume constituent l'exception. Nombre d'entre eux ont fait carrière dans l'enseignement et ont dû réserver à leurs travaux de plume des heures prises sur les «loisirs» que leur attribue la rumeur publique. D'autres, en revanche, ont embrassé la profession de journaliste; Jean-Louis Kuffer, qui est de ceux-là, s'en satisfait-il? Évoquant à diverses reprises, dans son livre, ses *activités mercenaires*, il incite le lecteur à s'interroger, pour le moins.

Au demeurant, quel journaliste, revêtu de responsabilités dans la hiérarchie de l'entreprise commerciale qu'est aussi un quotidien, échapperait-il aux servitudes de la profession, aux réunions au cours desquelles il sied, par exemple, d'ingurgiter des notions aussi peu littéraires que celle de cash-flow? Se vouloir la mauvaise conscience du rédacteur en chef ne saurait déplaire à qui vise, dans le journal, à incarner l'indépendance et à s'ériger en défenseur de certaines valeurs. Notre auteur a donc

conscience – peut-être même s'en délecte-t-il? – d'avoir joué à une certaine époque le rôle de *l'emm... de service*, de celui qui pose trop de questions.

Quoi qu'il en soit, l'expérience acquise par l'exercice de la critique littéraire, par les entretiens avec les auteurs et les artistes, par les reportages et par les chroniques théâtrales, est assurément profitable à l'écrivain, même si son activité créatrice en tant qu'auteur en fut entravée au cours des vingt années couvertes par les carnets.

BERNARD VIRET, *Journal de Sainte-Croix*

¹ Les dernières pages du livre laissent pressentir la rupture ultérieure, la fin d'une collaboration et d'une amitié intenses, en raison des positions unilatérales que prend le fondateur des éditions de L'Âge d'Homme à propos de la guerre civile qui fait éclater la Yougoslavie.

² Très en verve, on l'imagine, sur la Bonne Société de Genève...

Le Chant du monde

INCONTESTABLEMENT, c'est l'événement littéraire de ce début d'année riche, pourtant, en parutions intéressantes. Par sa taille, d'abord, qui en impose d'emblée. Mais aussi par son propos, ample et intime, par son ton généreux, par son ambition, enfin, d'interroger la littérature dans ce qu'elle a d'irréductible et de secret, ambition parfaitement maîtrisée. Avec *Les Passions partagées*, Jean-Louis Kuffer confirme – si besoin en était – qu'il est l'un des lecteurs les plus attentifs et les plus perspicaces de ce pays. À lire toute affaire cessante.

Certains seront tout d'abord effrayés par ce *livre fleuve* (près de 440 pages) qui tient à la fois du roman de formation, du journal intime, des carnets où chacun consigne ses réflexions, et du traité de littérature. Ils auraient tort, pourtant, de ne pas se laisser entraîner par une écriture à la fois limpide et fluviale, qui plus d'une fois retrouve les grâces du chant, et évite constamment les préciosités stylistiques, comme les facilités de tout genre.

L'état chantant

Qu'on ne s'y trompe pas pourtant : *Les Passions partagées* se lisent comme un récit épique et

passionnant dans lequel l'auteur à la fois nous guide à travers les méandres de ses pérégrinations, et se cherche lui-même en découvrant le monde. Car Kuffer réussit le prodige, dans ce livre fleuve qui est une somme de vie, de dire à la fois le monde et le miracle de son expression. Dès les premières pages – magnifique éloge de la lecture qu'il faudrait donner à lire à tous les collégiens ou gymnasiens de ce pays – le monde s'offre comme une découverte et une jubilation, une énigme et une interrogation. Mais comment dire ce monde en perpétuels mouvement et mutation? Comment percer son mystère? Kuffer pose d'emblée la question et y répond aussitôt: en retrouvant, par la magie de l'écriture, cet *état chantant* où le monde se donne à dire (et à voir) dans sa transparence originelle. C'est à propos de Georges Haldas que Kuffer définit ainsi son travail: «*L'écriture, donc la vie: l'écriture sous ses deux aspects diurne et nocturne, qui transcende la durée en cristallisant dans l'instant (poésie) ou en reproduisant, au fil des courants subconscients, le cheminement de la mémoire dans le temps (chronique).*»

Le monde se donne à dire comme un défi, et jamais comme un acquis: telle est la difficulté de celui qui cherche dans les mots son salut. Pour mieux comprendre ce défi, Kuffer propose des sortes de balises qui ont pour noms Cingria, le modèle jamais égalé de l'écrivain génial et sans attache, Jaccottet, Gustave Roud, les peintres Joseph Czapski ou Olivier Charles, Kundera, Jouhandeau, Gore Vidal, Denis de Rougemont, Michel Tournier, qui sont à la fois lus et mis à nus, avec une

acuité rare. Chaque rencontre, restituée comme un tableau vivant, apporte à celui qui écrit une partie de l'énigme. Elle sert moins de modèle que de miroir: elle montre comment, et à quel prix, on peut entrer dans cet état chantant qui dit le monde (en nous et hors de nous) comme une grâce.

Le partage amoureux

Car ce n'est pas la moindre beauté de ce livre que de nous faire *partager* la quête de son auteur. Quête qui passe par la lecture, conçue comme une initiation au monde et à soi-même, mais aussi par les rencontres, intellectuelles ou sensuelles. Ainsi l'attente de «la femme de sa vie», qu'il cherche aux quatre coins du monde avant de s'apercevoir qu'elle est – et a toujours été – tout près de lui. Le journal des lectures devient alors chronique amoureuse et les mots se font chair. Comme si l'écriture, par un jeu de miroirs, renvoyait constamment à la vie, qui renvoie toujours aux livres...

Plusieurs fantômes hantent le livre de Kuffer, qui sont au cœur, eux aussi, des *passions partagées*. Il s'agit du père de l'auteur, dont on suit les progrès inéluctables de la maladie, puis de sa mère, à qui sont dédiées les dernières pages du livre, requiem aux accents bouleversants. C'est grâce à eux, aussi, que le *partage* se fait et se transmet, d'un monde à dire dans la jubilation, car chacun sait, dans le fond de son cœur, que «*la mort n'existe pas*».

JEAN-MICHEL OLIVIER, *Scènes Magazine*